



Photo de couverture © Nyo Jinyong Lian.

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

N°76 – Qui sommes-nous?

En kiosque le 18 mai | 162 pages | 8,90€

#76 – Qui sommes-nous?

Le droit au regard

Fisheye #76 installe définitivement notre nouvelle formule.

Notre objectif est clair : rendre la culture de l'image plus lisible, toujours au service des auteurs et du décryptage. Pour ce numéro, nous posons une question simple et centrale : qui sommes-nous ? L'actualité s'invite d'abord dans *Le Flux*. Cette première séquence met en lumière des agendas divers sur ce qui nous passionne et nous questionne. Nos partenariats ponctuent le magazine, de l'engagement de Kyotographie au Japon au festival NOÛS, véritable laboratoire entre patrimoine et algorithmes. On y retrouve aussi le concours MPB ou encore l'exposition de Charlotte Perriand, *La montagne re-créative*. Ces pages lancent le mouvement que nous suivons tout au long de cette édition. Car l'identité, c'est d'abord un rapport physique à l'image. Lise Sarfati, qui ouvre nos Portfolios, le prouve en revenant à la pellicule 16 mm. En isolant des photogrammes à la lisière du cinéma expérimental, elle impose un retour radical au tangible. Cette quête traverse toutes nos pages, des approches intimes de Margarita Galandina, Stephan Gladieu, Manbo Key, Natalya Saprunova et Jorge Panchoaga, jusqu'aux nouveaux mondes explorés par Lou Fauroux et Luna Mahoux.

L'identité, c'est aussi une affaire de position. Notre Dossier explore la « justice narrative », où une nouvelle génération d'artistes bouscule le mythe du photographe intouchable. On le voit avec Sergio Guatakira Sarmiento qui interroge ses racines en filmant les Cacuas de Colombie, ou avec Flore Nappée qui filme l'Indonésie en assumant ses doutes de réalisatrice européenne. Cette exigence d'honnêteté porte aussi le travail de Nyo Jinyong Lian, qui signe notre couverture en révélant les jeux de pouvoir qui dictent nos rôles sociaux, tandis que Camille Lévêque s'amuse avec la notion de légitimité en créant sept alias au sein du collectif LIVE WILD.

Nous célébrons enfin l'artisanat dans *Les Savoir-faire* avec le tireur Thomas Consani, premier Maître d'Art en photographie. Le parcours s'achève par un décryptage pour « Déjouer la machine » dans *Les Écrans*, une « Cartographie du réel » dans *La Librairie* et les choix intimes de l'équipe créative dans *Ce qui nous touche*. Au fil de ces pages, une certitude s'impose : le regard humain, avec ses doutes et ses questionnements, reste le seul véritable moteur de la création.

Fabrice Laroche, rédacteur en chef

Édito

Identités, sortilèges

Il y a un mal silencieux qui parcourt notre époque : celui de ne plus savoir qui l'on est. Alors que les territoires se reconfigurent et que les généalogies s'effacent, l'identité n'est plus un socle, mais un mouvement. Dans ce numéro, la photographie ne cherche plus à fixer une vérité, elle devient une « table de passage » où le réel se métamorphose.

De la mémoire bouriate recousue par Margarita Galandina aux alias multiples de Camille Lévêque, nous explorons cette « identité-relation » chère à Édouard Glissant. Le climat lui-même devient un acteur métaphysique : à travers le regard de Natalya Saprunova, nous voyons comment la perte d'une terre entraîne celle d'une cosmologie. Les auteurs que nous présentons dans ce numéro opposent le rêve et l'imaginaire pour rendre justice à la pluralité des êtres.

Ce goût du mouvement, *Fisheye* l'incarne aussi physiquement. Après treize ans, nous installons nos bureaux dans une ancienne usine près du canal Saint-Martin. Plus qu'un siège, cet atelier est une nouvelle maison où notre identité respire enfin. Dans une époque obscure, nous ne cherchons pas les grands phares, mais les « lucioles » de Georges Didi-Huberman : ces lueurs minuscules et têtues qui nous guident. Ce numéro 76 ne vous offre pas des certitudes, mais des éclats. Quand les sols se dérobent, les images demeurent nos derniers rituels.

Benoît Baume, directeur de la publication



© Nyo Jinyong Lian.



© Margarita Galandina.

1. LE FLUX

À voir, à faire, à méditer

Le passé pour preuve

Le Flux est le pouls du magazine. Cette séquence d'ouverture donne le tempo en regroupant nos agendas et les événements incontournables de la culture de l'image. Entre rétrospectives historiques et découvertes contemporaines, c'est le rendez-vous indispensable pour ne rien manquer.

Sa mise en page flexible s'adapte à l'actualité. Un format court, pensé pour guider le regard vers l'essentiel. Dans ce numéro, nous mettons en lumière des figures mythiques du XX^e siècle, comme l'avant-gardiste Lee Miller au musée d'Art moderne de Paris ou la visionnaire Charlotte Perriand à Grenoble. Mais Le Flux, c'est aussi l'exploration des nouveaux visages de la création : des résidences de la Villa Pérochon à Niort au festival Mondes en commun du musée Albert-Kahn.

16

LE FLUX

19 自力更生の偉大成就



北京幻灯制片厂出品

After the Revolution in Environment 1991 Vue de méditation présentée à la 1^{re} Biennale de l'Image en 1991. Courtesy: Shanghai Art Gallery Photo: 1991 © Zhu Yu

À faire, à voir, à méditer...

Le passé pour preuve

18

Les agendas

Textes par Esther Baudoin

Jusqu'au 2 août 2026
« Rétrospective Lee Miller
au musée d'Art moderne de Paris

À l'initiative de la Tate Britain et avec le soutien de l'Art Institute of Chicago, le musée d'Art moderne de Paris présente la plus importante rétrospective consacrée à Lee Miller en France depuis vingt ans. Un véritable hommage à l'une des artistes les plus avant-gardistes de son époque.

Un itinéraire richement documenté, composé d'une sélection de près de 250 tirages, redonne vie à ces parcours aussi fascinant qu'improbable. De son activité de mannequin, Lee Miller apprend la photographie auprès de Man Ray. Elle devient ensuite portraitiste, puis photographe de mode entre Paris et New York. Après quelques années passées au Caire, pendant la Seconde Guerre mondiale, elle est accréditée par les États-Unis comme photographe de guerre pour les versions britannique et américaine de Vogue. Très avant-gardiste, elle fait les conventions au profit de compositions nouvelles. L'exposition met également en lumière l'engagement politique et social de la photographe. Qu'il s'agisse de photographier des femmes et des enfants, souvent absents des récits documentaires, ou de se mettre en scène dans la baignoire d'Hitler, avec au sol une paire de bottes encore couverte de la boue des camps, Lee Miller cherche à donner à son travail une symbolique forte. Un espace de l'exposition est d'ailleurs consacré aux clichés bouleversants qu'elle réalise au lendemain de la libération des camps de Dachau et Buchenwald. Profondément marquée par l'horreur de ce qu'elle y découvre, Lee Miller demande à Vogue de publier ses images. Le magazine accepte et les accompagne d'un message devenu célèbre : « Believe it »



Lee Miller, Portrait of a Woman, 1936. Art Institute of Chicago, 1971. © Lee Miller Archives/England 2026. All Rights Reserved.



Lee Miller, Consolida (Jas Gawronski), Vogue studio, Londres 1942. © Lee Miller Archives/England 2026. All Rights Reserved.

Jusqu'au 31 mai 2026
« Rencontres de la jeune
photographie internationale
de Niort

Lumière sur la photographie émergente à la Villa Pérochon de Niort, où se font artistes de cinq nationalités différentes sont dévoilés.

Créé en 1994, l'événement permet à des photographes d'explorer et de produire pendant une vingtaine de jours un objet artistique de leur choix. Sélectionnés sur appel à candidatures, ils travaillent en immersion au sein du Fort Foucault. Un site méditerranéen emblématique à Niort. Cette blanche nuit est donnée pour l'élaboration de leur projet, sous l'œil attentif du photographe Grigore Eng, maître d'honneur cette année.

À ce titre, il expose *Phaïsme Maturum*, un travail réalisé sur dix ans, retraçant ses explorations à travers la montagne, la forêt et le milieu océanique. Il est sélectionné pour la résidence, sur des propositions de travaux relatifs à la protection de l'environnement, la cause animale ou les questions de spiritualité et de conscience. Un parcours immersif dans la ville et dans ses lieux patrimoniaux, à destination de tous les publics.

Jusqu'au 21 juin 2026
« Solaris de Robert Charles Mann
au Domaine de Chambord

À travers 40 clichés, Robert Charles Mann nous plonge dans un récit solitaire et poétique autour des paysages du Domaine de Chambord.

Le nom de l'exposition, « Solaris », fait référence à la technique du sténopé utilisée dans cette série de photographies. Au cours de l'hiver 2024, le photographe a installé, sur les hauteurs du château et du domaine forestier, plusieurs appareils construits à la main, afin d'immortaliser la courte luminosité du soleil-entre le solstice d'hiver et le solstice d'été. Son est tout un travail sur les négatifs afin de révéler les nuances de lumière qui s'y déposent. Les photographies obtenues sont le résultat d'une seule exposition. Ils s'inscrivent dans une grille de position de l'artiste, à contre courant de l'effacement d'images, combat au développement des nouvelles technologies. L'exposition est accompagnée d'une vidéo explicative qui retrace l'intégralité du processus de réalisation de ces images. Une invitation à rêver, entre photographie et inspirations postimpressionnistes.

Jusqu'au 23 août 2026
« Charlotte Perriand, La montagne
re-créative, musée de Grenoble

Le musée de Grenoble consacre une exposition à Charlotte Perriand, photographe et figure majeure du design. Cette-ci rassemble une large sélection d'archives et questionne les rapports de l'homme à la nature.

L'artiste a toujours considéré la montagne comme un riche terrain d'expérimentation. Avant grand à ouvrir des files, elle interroge, à travers son objectif, les relations entre l'homme, la nature et la technique. Ces questionnements communs à de nombreux artistes et parcours de l'entre-deux guerres. Ses photographies dialoguent ainsi avec ses projets architecturaux, car son être un simple décor, la montagne devient chez elle une véritable matrice de pensée et de création. Charlotte Perriand a d'ailleurs participé à l'aménagement de célèbres stations skiales, comme Maribel ou les Arcs, en imaginant des architectures pensées pour s'intégrer au paysage et en préserver l'équilibre. Une exposition intime sur le regard visionnaire d'une artiste attentive aux liens entre création et environnement.

2. LES PORTFOLIOS

Identité plurielles

Véritable cœur visuel du magazine, cette séquence privilégie la proximité avec les photographes. À travers de grandes séries et des travaux souvent inédits, cette rubrique offre un espace où l'œuvre prend le temps d'être regardée, loin du flux d'images quotidien.

Dans ce numéro, la sélection interroge ce qui définit l'être et son territoire. De l'exigence radicale de Lise Sarfati aux racines retrouvées de Margarita Galandina, en passant par les récits de Stephan Gladiou, Manbo Key, Natalya Saprunova et Jorge Panchoaga, chaque série explore une manière d'habiter le monde. Ce parcours se prolonge avec les visions de Lou Fauroux et Luna Mahoux, confirmant que l'image est avant tout un miroir de nos existences. Ici, la méthode – qu'elle soit organique ou digitale – s'efface derrière la quête de l'artiste. Entre la matière tangible et le virtuel, comment se construit notre propre identité ?

L'entrevue – Lise Sarfati



Portfolio – Manbo Key

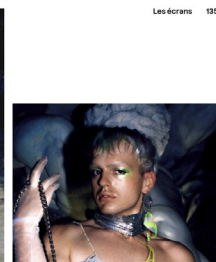


Portfolio – Jorge Panchoaga



Portfolio – Lou Fauroux

Les réseaux sociaux ont transformé notre regard. Cette rubrique analyse comment la photographie résiste à l'uniformisation numérique et aux algorithmes. L'enquête sur Instagram révèle un outil d'émancipation qui brise l'entre-soi traditionnel mais impose une esthétique uniforme et une censure absurde. Les photographes Adeline Rapon, Tom Kleinberg, Kamila K. Stanley et Etienne Boulanger y témoignent de leur combat pour transformer la machine en tremplin sans se trahir. Le favori de la rédaction, dédié à Denisse Ariana Pérez, propose un récit sensible pour briser les stéréotypes sur l'anatomie des corps. Enfin, notre « Sélection », interactive grâce aux QR codes, présente onze projets marquants à découvrir directement sur smartphone.



© Tom Weinberg

évolution visuelle et technique à des influenceurs ses photo/» Un avis partagé par Kamila K Stanley: « Je n'ai pas bénéficié d'un réseau académique. À travers Instagram, j'ai pu entrer en contact avec d'autres artistes avec une facilité qui n'existait pas vraiment auparavant ».

Ce sont donc des rencontres, que favorisent les réseaux – parfois même avec des créateurs liés venus de bout du monde. Un DMJ ou un partage permet ainsi de potentiels projets. Et lorsque ceux-ci se concrétisent, ils peuvent véritablement lancer, ou bouleverser une carrière. C'est grâce à un tag dans une story par exemple, que Kamila K. Stanley fait la connaissance de Julia Gat, avec qui elle fonde le Collectif SOLAR à Marseille. « Ça permet de démythifier notre communauté et démenter le gatekeeping traditionnel qui a longtemps assésé la photographie », commente-t-elle.

Etienne Boulanger, quant à lui, constate un véritable engouement lorsqu'il commence à produire, sur son compte Instagram, des vidéos face caméra. « Peut-être que ma place est là, dans ce rôle de raconteur d'histoire. Si je devais percer en tant que photographe, ce serait déjà arrivé », s'amuse celui qui perçoit la plateforme comme « une agora » réunissant les « grands » – Jack Davison, Christopher Anderson – et celles et ceux qui lui ont donné son nom : Bobby Guillaume, Blot, Manuverte, Bornhauser, »

LE PLUS INOFFENSIF,
LE MEILLEUR POUR TON REACH

Mais une présence remarquée sur Instagram est également synonyme de sacrifices. Les artistes notent une tendance à l'uniformisation, aux effets de modes pour gagner en popularité. « Je vais recadrer, couper, superposer »

« Les algorithmes favorisent les formats courts et impactants, les luttes se retrouvent noyées dans un flux constant d'informations et deviennent presque performatives. »

Tom Kleinberg

134 L'attention

Réseaux sociaux sous influence

Outil d'émancipation autant que machine à formater, Instagram impose ses règles... Parfois au détriment de l'art. Entre aubaines, censures et stratégies, une génération d'artistes apprend à transformer l'algorithme en trempin créatif.



Ils et elles sont nombreux/ses à redoubler d'ingéniosité pour contourner les algorithmes d'Instagram et proposer à leurs *followers* des images qui ne s'oublient pas en l'espace de quelques secondes. Nombreux/ses à s'entêter, parce que, en dépit de la censure parfois absurde et des formats imposés par la plateforme du groupe Meta, construire une communauté en ligne est synonyme à la fois d'opportunité, et d'affirmation de soi. « Les réseaux sociaux, c'est à la fois un super outil et un vrai piège », résume le photographe Tom Kleinberg. Un couteau à double tranchant que les artistes doivent apprendre à manier, sans pour autant se trahir.

DÉMANTELER LE GATEKEEPING

Pour Adeline Rapon, le confinement a été un délice. Lassée de son statut de « créatrice de contenu », la photographe s'est lancée dans « une sorte d'auto mise en résidence » en réalisant *Fam Fô*, une série de portraits interrogeant la place de la femme aux Antilles. Un changement de direction vital : « En tant que blogueuse, l'investivité, ou du moins la liberté de ton n'est pas si encouragée que ça ».

moins, la liberté de temps n'est pas si encouragée que ça — normal, on est là pour vendre. L'influence, c'est aussi promouvoir une manière de consommer, et je ne me suis jamais sentie totalement à l'aise avec ça précisée-t-elle, tout en reconnaissant, sans réserves aucunes, qu'elle n'aurait jamais pu accéder aux opportunités de ces dernières années. Je n'ai pas fait d'école d'art. Je n'ai fréquenté des milieux créatifs que par ces connexions... Je dois me

Textes par la rédaction

Stephie Devred, *Beautiful Skin*

une silhouette s'éclaire vers l'azur. Nanyang Buong. Sur une pellicule au grain vibrant, le film défie avec une texture organique et brutique l'imperfection du support devient une trace de mémoire. Pour par la voix de cette jeune femme, la pellicule 8 mm ne se contente pas d'enregistrer, mais elle incarne les stigmates et la splendeur d'une identité qui se réapproprie son propre récit. Stéphanie Devred travaille l'image comme une matière vivante. À travers son objectif elle tisse un dialogue intime avec le mannequin Nanyang Buong pour briser les codes du regard colonial. Danse, libération ou cri silencieux ? En quelques minutes, la cinéaste transforme le grain du film en une langue d'images. Nanyang Buong se dévoile et songe, elle nous plonge dans une capsule visuelle où le bésus n'est plus une mersopédie, mais une force souveraine.



Martin Josseland, *Where the Struggles Bloom*
 À Sambava, souvent présentée comme la capitale officieuse de la vanille, les habitants de cette petite ville de 15 000 habitants ont une grande sensibilité le quotidien de Mickaël, cultivateur de vanille. Ses plans serrés saisissent la temporalité lente de la récolte, les gestes minuscules qu'exige la pollinisation, ainsi que les corps éprouvés par un travail à la fois exigeant et d'une extrême précision. Mais les struggles (l'un des mots-chiens) ne se limitent pas à l'agriculture d'une économie, mais à se tenir au plus près de ceux qui la rendent possible. Dans les champs, les maisons ou les chemins, la caméra observe ce qui reste sous hors champ : l'attente, l'effort, la répétition, la dignité, voire le réalisateur. Le film recrée une région, une époque, une culture, rare et épique de convulsion vers les vies qui la font naître.

Elsa Grosman, *Tangerine*

L'univers d'Elisa Grossman se déploie dans une atmosphère à la fois vaporeuse et éblouissante. Avec cette série réalisée en collaboration avec Poxlin, la marque de mode de Paulin Vincent, l'artiste pose un regard alternatif, presque subversif, qui déconstruit les normes esthétiques conventionnelles. Robes aux accents clownesques, chevelures cramoisies... Autant d'éléments qui mêlent inspirations surréalistes et imagerie cinématographique.

Tangerine se découvre ainsi comme la transposition d'une photographie de mode atypique, à la fois étrange et majestueuse.

« Chaque image semble suspendue dans monde irréel, où modèles et objets sont mis en scène de façon à faire de leur étrangeté leur principale qualité esthétique », précise-t-elle.

Mattia Giannattasio, *How I See Colors*

De courts plans saisis le long de la côte escarpée des Cinque Terre, en Italie, en juillet 2025. À l'écran, la couleur s'impose d'emblée : jaune éclatant, bleu profond, rouge incandescent, vert saturé. Les ombres dansent sur les façades, s'étirent sur les trottoirs, sculptent l'espace au fil de la lumière. Avec son projet *How I See Colors*, Mattia Giannattasio construit un dialogue entre les recherches de Gianni Fontana sur la couleur et sa propre perception. « *Ne pas montrer le monde tel qu'il est, mais tel que je le vois* », explique-t-il. « *Et si le rouge était le sujet ? Et si c'était le bleu ?* » C'est avec une écriture personnelle, presque sensorielle qu'il révèle ce que chaque teinte chromatique peut raconter.



Gabriel Dugué, Benoît

Des plans rapides et joyeux, des rires, de l'insouciance. Mais surtout de la musique, tant sont les ingrédients du court métrage *Belloït*, réalisé par Gabriel Guégan. Tourné en Bolex 16 mm, le film capture avec une grande tendresse la vie et les rêves de Belloït, un garçon de dix ans qui vit dans le sud-ouest de la France. « *Lorsque je rentrais chez mes parents dans le Sud-Ouest, je voyais ce jeune garçon faire du vélo avec son frère et ses amis, quelque chose, dans cette image, me ramenait à moi propre enfance* », confie le réalisateur. Tandis que défilent des images empreintes de candeur, le protagoniste se livre avec une sincérité touchante sur sa relation à la musique, sur son désir de devenir chanteur, sur ses rêves, « une manière de découvrir l'existence, de poser des mots avec beaucoup de poésie, qui démontre un film une tonalité très intime », conclut-il.



Mahaut Harley

Pour composer les différentes séries, Mahaut Harley est allée piocher dans les images érotiques des magazines des années 1980. Sur des enveloppes usagées, où l'on peut lire «**IMPORTANT**» ou «**PRIVATE AND CONFIDENTIAL**», sont apposées des courbes à moitié nues, vêtues de lingerie fine et des mains qui effleurent ou se donnent du plaisir. Insufflée de la légèreté et de la drôlerie dans ses collages, la photographe transforme l'intention et propose aux inconnus ce que les receivraient de se questionner sur le «**corps du mail**». Car défauts du *male gaze* d'origine que les yeux captivés des corps masculins ont subi, les collages de Mahaut Harlé proposent de nouveaux supports, les font friser, les contournent qui les enlèveraient jusqu'au bout. L'érotisme s'affirme enfin sur celles et seulement celles qui en sont à l'origine.

Berni Jiang, *Mango Seed*

Une seule réplique suffit : « Papa, j'ai trouvé un travail à Sydney, dans l'industrie du cinéma » Berni Jiang, réalisatrice australienne d'origine chinoise (province du Fujian, sur la côte sud-est de la Chine), parvient à retranscrire avec une grande justesse le sentiment de séparation dans son film *Mango Seed*. « Après une journée de travail ordinaire au marché, Zhen apprend que sa fille part vivre dans une autre ville pour poursuivre son rêve », explique l'artiste. Ce court métrage, empreint de tendresse, se présente comme un portrait autobiographique de la réalisatrice et de son père. Dans chaque scène, chaque morceau de mangue découpe une part de sa vie, dans les silences, les regards et les postures se lisent l'anticipation de l'absence, ainsi que la séparation inévitable entre générations et continents.



Thérèse Verrat & Vincent Toussaint

Un caméléon de jeune, presque monochrome. À première vue, une forme abstrakte, inanimée. Dans leur pratique, Thérèse Verrast et Vincent Toussaint exploitent *« la nature tout entière, lieu, dure, »*. Une approche à la fois sensible et frontale, qui interroge les formes élémentaires du monde. Ici, ils ne se contentent pas de représenter un lieu, ils couvrent un espace de conversation. Leurs images révèlent autant qu'elles exploitent : du bout cakié d'une allumette aux herbes folles, jusqu'à l'angle aigu d'une surface architecturale... Et cette image, Alessandro (2014), est le point de départ de leur union créative. Ici, le regard s'attarde, doute et redécouvre.



5. LA LIBRAIRIE

À lire, à annoter, à feuilleter...

Cartographie du réel

Cette séquence analyse l'édition photographique comme un espace de résistance matérielle face au numérique. L'ouvrage phare, *Sous terre* d'Antoine Lecharny et Annette Becker, y exhume l'histoire de la « Shoah par baïes » à travers une topographie poignante des lieux de massacres. Éric Cez, président de France Photobook, y décrypte les mutations du secteur et défend une « économie de résistance » axée sur le temps long et la collaboration entre auteurs et éditeurs. Enfin, notre « Sélection » propose huit pépites éditoriales : les récits d'Albert Elm, Gilles Leimdorfer et David De Beyer ; les regards de Germaine Kanova et Wendellien Daan ; les carnets de Louise Chevallet et Jeanne Narquin, ainsi que la collection *mini EPIC*.



La sélection – Livres

MAIS AUSSI...

Les partenariats

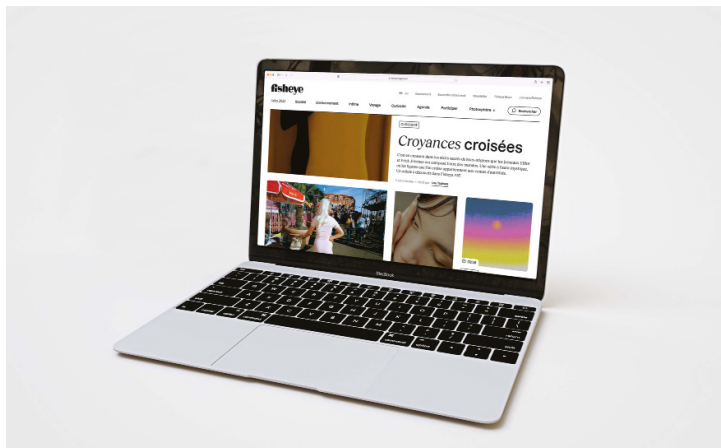
Fisheye cultive des liens étroits avec ceux qui font vivre l'image. Au musée de Grenoble, l'exposition *Charlotte Perriand – La montagne re-créative* explore l'influence des sommets sur l'architecte à travers 59 clichés historiques réalisés entre 1927 et 1938. Au Japon, la 14^e édition de *Kyotographie* s'est déployée sous le thème «Edge», investissant des lieux d'exception à Kyoto pour une célébration engagée de la photographie contemporaine.

Ce qui nous touche

En clôture du magazine, notre direction artistique met la technique sur pause pour laisser parler l'émotion. Cinq visions très différentes portées par l'instinct qui prend le dessus pour transformer l'image en une rencontre personnelle.



L'écosystème Fisheye



Un site et des réseaux sociaux

fisheyemagazine.fr

Prolongez l'expérience sur le site pour découvrir toute l'actualité de l'image, décrypter les tendances et explorer nos portfolios, entretiens, coups de cœur et agendas. Cette dynamique se poursuit au quotidien sur Instagram, YouTube, TikTok et Facebook. Avec des formats protéiformes, nos réseaux sociaux deviennent une véritable extension du site, fédérant une communauté de plus de 170 000 passionnés.

Un média dédié aux arts numériques

fisheymagazine.com

Fisheye Immersive est le média de référence dédié aux arts numériques et immersifs. Il se décline en une newsletter bimensuelle, un magazine en ligne et une revue imprimée dont le premier numéro est disponible sur le Fisheye Store.

Deux galeries

fisheye.gallery

Avec deux espaces ouverts à Paris et à Arles, les Fisheye Gallery accompagnent la nouvelle génération d'artistes sur le marché de l'art. Éditions limitées et tirages sélectionnés à prix étudiés s'affichent sur leurs murs pour soutenir la jeune création.

Une maison d'édition

fisheye.editions.com

Fisheye Éditions a pour ambition de donner à voir des écritures photographiques variées. En proposant des visions d'artistes singulières sur notre monde, la maison d'édition transforme le récit photographique en objet durable.

Un store

store.fisheyemagazine.fr

Rendez-vous sur notre e-shop pour enrichir votre collection et retrouver l'ensemble de l'univers *Fisheye*. Cet espace marchand vous permet de vous abonner pour ne manquer aucun numéro ou de compléter votre bibliothèque avec nos magazines et hors-série. Vous y trouverez également nos éditions de livres, la revue dédiée à l'immersif, les éditions déléguées ainsi que des *goodies* exclusifs. Enfin, le store propose une sélection de tirages d'artistes pour faire entrer la photographie d'auteur dans votre quotidien.

La Manufacture

fisheymanufacture.com

Depuis 2013, Fisheye Manufacture met ses savoir-faire au service des marques. L'objectif est de donner de la profondeur à chaque histoire grâce à une expertise complète en curation, création, rédaction, production, édition et exposition.

